

IV
L'ÉVANGILE DE MARC A ÉTÉ ÉCRIT
EN LATIN
PAR
PAUL-LOUIS COUCHOUD

SAINT Ephrem¹ dit que l'évangile de Marc a été composé en latin. Cette affirmation n'est liée à aucun intérêt doctrinal. Elle n'est contredite, à ma connaissance, par aucun témoignage ancien.

En tête de beaucoup de manuscrits des évangiles se trouve une notice qui fait savoir que l'évangile de Marc a été écrit en latin (ῥωμαιστί)². En suscription à la vulgate syriaque (*Peschitto*), à la version syriaque héracléenne et à plusieurs manuscrits grecs³ on lit que l'évangile de Marc « a été écrit en latin, à Rome : ἐγράφη ῥωμαιστὶ ἐν Ῥώμῃ ». Je me propose de rechercher si ces renseignements sur la langue originale de l'évangile de Marc sont exacts.

L'origine romaine de cet évangile est admise par la plu-

1. *Evang. concord. expositio.*, éd. Moesinger, p. 286.

2. H. von Soden. *Die Schriften des Neuen Testaments*, 2^e éd. Göttingen I, p. 297 [51].

3. Entre autres deux manuscrits de la Bibliothèque Barberine de Rome (actuellement à la Bibliothèque du Vatican : 160 (Sod. ε 213) et 161 (ε 1005), d'après H.-B. Swete, *The Gospel according to St Mark*, 3^e éd., London, 1920, p. XLI.

part des critiques ¹. Or, si à Rome le grec était familier à beaucoup de gens de toutes les classes, le latin était cependant la langue la plus généralement parlée. Normalement un ouvrage composé à Rome et destiné en premier lieu, à des gens de Rome devait être en latin.

Il est vrai que les plus anciens documents de l'Eglise romaine qui soient venus jusqu'à nous, la lettre de Clément, le Pasteur d'Herma, les apologies de Justin sont en grec. Mais la lettre de Clément est adressée à des Grecs. Herma était selon toute apparence, un esclave grec. Le grec était la langue maternelle de Justin et les empereurs auxquels il s'adressait avaient une chancellerie grecque. Il n'est pas prouvé par ces exemples que le grec fut la langue exclusive, ni même principale, des groupes chrétiens de Rome.

L'original de Marc est-il grec ou latin ? Seul l'examen du texte peut en décider. Et il n'y suffit pas d'un coup d'oeil.

En 1914, H. C. Hoskier, surpris des divergences anormales des textes grecs, émit l'hypothèse que l'évangile avait été écrit à la fois en deux langues. L'auteur en aurait donné simultanément deux éditions, une latine et une grecque ². Cette hypothèse n'est qu'un compromis. A supposer qu'une traduction eût été faite dès la première heure, ce que rien n'assure, il n'en resterait pas moins qu'un des deux textes était l'original, l'autre la traduction.

Il s'agit de comparer entre elles les plus anciennes formes latines et les plus anciennes formes grecques de Marc qui nous soient parvenues.

1. Voir en particulier B -J. Bacon, *Is Mark a Roman Gospel?* (Harvard Theol. Studies). 1919.

2. H. C. Hoskier *Codex B and its Allies*, London, 1914, Part. I, p. 126, 172. — M. Robert Stahl a le premier attiré mon attention sur la possibilité d'un original latin de Marc.

[87]

Parmi les latines, les plus anciennes sans conteste, sont celles qu'on désigne par les lettres *k* et *e*.

k *Codex Bobienseis* (iv^e ou v^e siècle) à la Bibliothèque Nationale de Turin. Il contient la seconde moitié de Marc (VIII à XVI) sauf quelques lacunes dans le chapitre VIII. Edition J. Wordsworth et W. Sanday (*Old-latin biblical Texts* n° II) Oxford, 1886.

Nouvelle collation par C.H. Turner et F. C Burkitt (*Journal of theological studies*, octobre 1903). P, Turin, 1913.

e *Codex Palatinus* (v^e siècle) au Palais épiscopal de Trente. Il contient Marc I, 21-VI, 9 (quelques lacunes) et de courts fragments des chapitres VII-XIII. Edition. C. Tischendorf. *Evangelium palatinum ineditum*, Leipzig, 1847. Étudié par H.-G. Vogels. *Evangelium palatinum*, Münster, 1926.

Ces deux manuscrits donnent pratiquement le même texte. On l'appelle « africain » parce que c'est celui dont se servait saint Cyprien au milieu du III^e siècle¹ et bien que son origine africaine ne soit pas autrement prouvée.

C'est le seul qu'il soit utile de comparer au texte grec. Les autres anciennes versions latines ont pu retenir quelques éléments du texte « africain » mais elles ont été manifestement conformées au grec. Pour elles, la question d'antériorité ne se pose pas.

Le texte latin qui sera examiné est celui de *e* pour Marc I, 21-VI, 9, celui de *k* pour Marc VIII, 9-XVI, 8. Il ne sera pas fait état des parties de l'évangile qui manquent dans ces deux manuscrits.

Parmi les formes grecques, les plus anciennes paraissent être celles que donnent les manuscrits B, D et W :

1. Ce qui a été démontré par W. SANDAY (*Old-latin biblical texts*, n° II p. XLII – XLVII) et par H. VON SODEN, *Das lateinische Neue Testament in Afrika zur Zeit Cyprians*. Leipsig, 1909, p. 106-220.

[88]

B *Codex Vaticanus* (iv^e siècle) à la Bibliothèque du Vatican, Edition Vercellone et Cozza, Rome 1868. Edition phototypique *Codices e Vaticanis selecti*, IV, *Nouum Testamentum*, Milan, 1914.

D *Codex Bezae* gréco-latin (v^e ou vi^e siècle) à la Bibliothèque de l'Université de Cambridge. Edition phototypique *Codex Bezae Cantabrigensis.*, Tome II, Cambridge 1899.

W *Manuscrit de Washington* (v^e siècle) à la Bibliothèque de Washington. Collation de H. A. SANDERS *The Washington manuscript of the four Gospels (University of Michigan Studies IX)* New-York 1912. Edition phototypique 1913.

Les textes fournis par ces trois manuscrits présentent dans Marc des divergences bien plus nombreuses et accentuées que dans les autres évangiles. Ils donnent l'impression de trois versions différentes qui auraient été plus ou moins corrigées l'une sur l'autre ¹.

D'autres manuscrits grecs présentent des leçons significatives. Je ne retiendrai ici que les deux suivantes :

Θ *Évangiles de Koridehti* (VII^e ou IX^e siècle) à Tiflis. Edition de G. BEERMANN et C. R. GREGORY, Leipzig 1913.

Ψ *Codex Laurensis* VIII^e ou IX^e siècle) au Mont Athos (Laura). Edition de K. LAKE *Texts from Mount Athos (Studia biblica et ecclesiastica*, vol. V, part II), Oxford 1902.

De deux versions mises en regard, l'une latine l'autre grecque, il peut sembler facile de décider où est l'original, où est la traduction. En fait c'est assez délicat. Le grec et le latin se calquent fort bien l'un sur l'autre. Il faut une pesée minutieuse de quelques passages choisis et un dénombrement des caractéristiques générales.

Une remarque est à faire au début. « Le copiste de *k*, dit justement M. PERNOT ², était d'une crasse ignorance ; il ne

1. Les onze derniers chapitres de W ont été corrigés de plus près que les cinq premiers.

2 *Un prétendu original latin de l'évangile de Mark, (Rev. de l'hist. des relig., janvier 1927)*

[89]

comprenait sans doute que fort peu le latin qu'il avait sous les yeux et il était, comme scribe, tout à fait inexpérimenté. » Il fait à chaque ligne des fautes incroyables. Il écrit *uerum in quo oritur* pour *uermis non moritur*, *regnus* pour *petrus*, *feribas* pour *scribas*, *nuptis* pour *uultis*, *filia* pour *folia*, *nomen* pour *non enim* ou pour *pater*, *et sum* pour *tuum*, *in tribus* pour *inscriptio*, *inprobitas* pour *haerebit ad*, *illi monet* pour *illo omnes*, *si mulier* pour *similiter*, etc. Mon but n'est pas de refaire l'édition critique de *k* qui a été donnée par HANS VON SODEN (*Das lateinische Neue Testament in Afrika zur Zeit Cyprians*. Leipsig 1909, S. 429-449). J'ai donc suivi en général le texte établi critiquement par SODEN. J'ai signalé seulement les corrections que je proposais moi-même. Ainsi dans mon premier exemple j'ai donné *seruis suis* au lieu de *discipulis suis*, *domus* au lieu de *domui*, *utrum* au lieu de *uerum*, *gallorum cantu* au lieu de *gallorum gallo*, corrections de SODEN que personne ne contestera. Et j'ai indiqué que je lis *dixit*, anstelle von *dixi* que donne le manuscrit.

I. LA PARABOLE DU PORTIER.

A la fin du chapitre XIII, le latin donne une petite parabole dont le sens, en grec, est oblitéré :

XIII, 34 37 quomodo homo peregrinans reliquit domum et dedit seruis suis potestatem, uniuscuiusque opus suum, et ostiario praecepit ut uigilet, sic uigilate quia nescitis quando dominus domus uenit, utrum uespera an nocte media an gallorum cantu an mane, ne ueniens subito inueniat uos dormientes; quod autem uni dixit, omnibus uobis dico.

B¹ ὡς ἄνθρωπος ἀπόδημος ἀφείλε τὴν οἰκίαν ἑαυτοῦ καὶ δούς τοῖς δούλοις ἑαυτοῦ τὴν ἐξουσίαν, ἕκαστῶ τὸ ἔργον αὐτοῦ, καὶ τῷ θυρωρῶ

1. Les varlantes de D et de W ne touchent pas au sens.

[90]

ἐνετείλατο ἵνα γρηγορή· γρηγορεῖτε οὖν· οὐκ οἴδατε γὰρ πότε ὁ κύριος τῆς οἰκίας ἔρχεται, ἢ ὄψε ἢ μεσονύκτιον ἢ ἀλεκτοροφωνίας ἢ πρωΐ· μὴ ἐλθὼν ἐξαίφνης εὕρη ὑμᾶς καθεύδοντας. ὁ δὲ ὑμῖν λέγω, πᾶσιν λέγω. γρηγορεῖτε.

Le latin a deux mots qui ne sont pas représentés en grec: *sic* et *uni*.

En latin la parabole est limpide. Le sens en est déterminé par la corrélation de *quomodo* et de *sic*, l'enseignement par l'opposition de *uni* à *omnibus* : « *Comme un homme est parti de chez lui en voyage a donné pouvoir à ses esclaves, à chacun sa tâche, et a commandé au portier de veiller, de même* veillez, car vous ne savez pas quand le maître de maison viendra, le soir, à minuit, au chant du coq ou le matin : qu'en arrivant soudain il ne vous trouve pas sommeillant. Ce qu'il a dit à *an seul*, je vous le dis à *tous*. » Ici est dit à tous ce qui, dans la parabole, a été dit au seul portier. Les deux propositions ont un lien organique: *comme, de même*, parabole, application.

En grec, l'enchaînement est lâche, le sens vague et diffus. Tout se passe comme si un traducteur n'avait pas lu ou compris le mot *sic*, ou qu'un copiste eût corrigé οὕτως en οὖν, sans apercevoir la corrélation avec ὥς. Il en résulte que le premier terme de la comparaison est détaché du second et forme une phrase à part : « [*C'est*] comme un homme... Veillez *donc*, car vous ne savez pas... » Ce *donc* introduit une conclusion là où doit se développer une comparaison.

Une autre faute a gâté le sens. *Dixit* a été lu *dixi*. Les deux manuscrits que nous avons portent *dixi*. Pourtant la correction en *dixit* s'impose, à cause du mot *uni* qui ne peut s'appliquer qu'au portier. Le traducteur n'a pas corrigé *dixi* et, comme le mot *uni* ne pouvait

[91]

plus avoir de sens, il l'a remplacé par ὑμῖν : « Ce que je *vous* dis; je le dis à *tous*. » La conclusion de la parabole: est ainsi remplacée par une phrase générale, de simple remplissage, qui, chose curieuse, ne paraît pas conçue en regard du texte de Marc, mais en regard de Luc XII, 41 où Pierre a demandé : « Seigneur, dis-tu cette parabole pour nous ou pour tous? » et n'a pas obtenu de réponse.

SWETE (*The Gospel according to St Mark*, 3^e éd. Londres 1928, p. 319) dégage ainsi la leçon du morceau : « Le devoir de veiller n'est pas limité au θυρωρός , tous doivent prendre la veille. » Or ce sens naturel est dans le latin (avec la lecture *dixit*) et n'est pas dans le grec.

Le latin offre un petit tableau ordonné que le grec disloque en trois morceaux.

II. DORMEZ, REVEILLEZ-VOUS !

A la fin de la scène de Gethsémani le grec et le latin ont une forte divergence. Deux fois Jésus est allé prier; deux fois, revenant, il a trouvé ses trois compagnons endormis :

XIV,41-42 et uenit tertio et, ubi adorauit, dicit illis : dormite iam nunc, ecce adpropinquauit qui me tradit et post pusillum excitauit illos et dixit : iam hora est, ecce traditur filius hominis in manus peccatorum, surgite, eamus.

Δ και ἔρχεται τὸ τρίτον και λέγει αὐτοῖς · καθεύδετε λοιπὸν και ἀναπαύεσθε · ἀπέχει τὸ τέλος και ἡ ὥρα · ἰδοὺ παραδίδεται ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου εἰς τὰς χεῖρας τῶν ἀμαρτολῶν · ἐγείρεσθε, ἄγωμεν · ἴδου ἤγγικεν ὁ παραδίδων με.

B ἀπέχει ... ἦλθεν ἡ ὥρα ...

Le latin a douze mots : *ecce adpropinquauit qui me tradit et post pusillum excitauit illos et dixit*, dont les sept

derniers ne sont pas représentés en grec et dont les cinq premiers sont, en grec, à une autre place, trois phrases plus loin. En revanche le grec a : ἀπέχει (τὸ τέλος) qui n'est pas représenté en latin.

Dans le latin deux temps sont marqués. D'abord Jésus dit : Dormez ! Après un moment (*post pusillum*) il réveille les dormeurs : Levez-vous, allons ! Dans le grec il dit d'une seule haleine : Dormez, réveillez-vous, allons !

Quelle est la forme originale ? Assurément la première. Il n'est pas naturel de dire dans la même phrase : Dormez, réveillez-vous ! La séparation des deux commandements doit être primitive, leur rapprochement secondaire.

On peut en décider, car on a un témoignage externe. Vers 180, deux siècles avant que fussent tracés nos manuscrits les plus anciens, Irénée écrivait : « Le Seigneur, trouvant les disciples qui dormaient, en premier lieu (*primo quidem*) les laissa dormir, pour indiquer la patience de Dieu à l'égard du sommeil des hommes. Mais en second lieu (*secundo uero*) il vint les réveiller et les faire lever »¹. Irénée lisait donc le texte à deux temps.

Sa remarque suppose les mots : *et post pusillum excitauit illos et dixit*, mots qui ne sont pas représentés en grec et n'existent que dans *k*. Elle atteste ainsi que le texte dont *k* est le seul témoin était lu vers 180. Le grec n'a pas d'attestation aussi ancienne.

On ne peut donc pas admettre que les mots *et post pusillum excitauit eos et dixit* aient été inventés par un

1. *Inueniens eos dormientes Dominus primo quidem dimisit, significans patientiam Dei in dormitione hominum secundo uero ueniens excitauit eos et erexit.. Haer. IV, XXII, 1.* Par erreur C. H. TURNER, *Nouum Testamentum s. Irenaei*, Oxford, 1923, p. 42, rapporte ce passage à l'évangile de Matthieu, XXVJ, 45-46, où : « Dormez, réveillez-vous » sont réunis comme dans Marc grec. A. Merx, *Die vier kanonischen Evangelien*, II, 2, Berlin, 1905, p. 156, a bien vu que le passage d'Irénée se rapporte à notre Marc latin (*κ*).

traducteur. Sur la foi d'Irénée on peut être assuré qu'ils sont primitifs.

Il reste à rendre compte du déplacement en grec de *ecce appropinquavit qui me tradit* et de l'absence en latin de ἀπέχει (τὸ τέλος).

Il est possible de déterminer comment la confusion s'est introduite. La particularité étrange du grec, ce sont ces mots : ἀπέχει τὸ τέλος dans D, ἀπέχει dans B. C'est une notation pour le copiste qui a pénétré dans le texte.

Le mot τέλος est mis dans les manuscrits pour servir de guide au copiste. Un exemple instructif se voit au folio 290 b de D, où on lit : (Marc II, 22) καὶ ὁ οἶνος καὶ οἱ ἄσκοι ἀπολοῦνται: τέλος : A cet endroit justement beaucoup de manuscrits ajoutent : ἀλλὰ οἶνον νέον εἰς ἀσκοὺς καινοῦς. Le mot τέλος, mis par un correcteur, indique au copiste que la fin de la phrase est bien là et qu'il ne faut pas faire d'addition¹.

Devant notre texte latin un traducteur a fait un saut² de IAM *ecce nunc adpropinquavit...* à IAM *hora est ecce...* Son erreur a été rendue plus facile par les répétitions : *ecce... ecce ; traditur... tradit*. Il a traduit : *dormite IAM hora est ecce traditur...* en sautant : *nunc ecce adpropinquavit*, etc.

Un correcteur s'est aperçu de l'omission. Il a traduit une partie des mots sautés et il a logé son addition à la fin du passage, dans quelque espace blanc. Il a signalé cet écart par la note : ἀπέχει τὸ τέλος, la fin (de la phrase) est éloignée.

1. Comparer D folio 288b, Marc 1, 45 : καὶ ἤρχοντο πρὸς αὐτὸν πάνθοτεν : τέλος. A cet endroit le manuscrit 579 (Sod. ε 476) de la Bibliothèque Nationale de Paris ajoute: καὶ ἐλάλει αὐτοῖς τὸν λόγον. Le mot τέλος indique là aussi qu'il ne faut rien ajouter.

2. Ces sauts du même au même sont bien connus. L. HAVET, *Manuel de critique verbale*, Paris, 1911 p. 133, cite cette phrase de Quintilien : « nec quod uirtus est utique, iustitia est, at quod non est uirtus utique non potest esse iustitia » où un copiste a sauté *de quod* à *quod*, un autre *de utique* à *utique*.

[94]

En effet la *fin*: ἰδοὺ ἤγγικεν ... se trouvait ainsi éloignée de ἀναπαύεσθε .

D (ou son prototype) n'a pas compris l'annotation. Il l'a copiée tout uniment, à l'endroit où il la lisait : ἀναπαύεσθε · ἀπέχει τὸ τέλος ¹. Et il a laissé les mots fourvoyés : ἰδοὺ ἤγγικεν etc. à la place éloignée d'où cet avis devait les tirer.

B a compris τὸ τέλος comme annotation et ne l'a pas copié. Mais il n'a pas compris ἀπέχει et l'a copié. Il a mis ἦλθεν devant ἡ ὥρα. Dans ce contexte le petit mot intrus ἀπέχει n'a aucun sens intelligible. Depuis des siècles il résiste victorieusement aux commentateurs ².

En résumé les douze mots où se marque la divergence du latin et du grec sont précédés de *iam nunc* ; ils sont suivis de *iam hora est*. Il s'est produit un saut du même au même de *iam* à *iam*. Le traducteur grec a sauté douze mots. Puis s'apercevant de l'omission il a traduit plus loin une partie des mots omis, en indiquant l'écart par un *nota*. Cette note au copiste a pénétré dans le texte. Voilà pourquoi ἰδοὺ ὁ παραδιδούς με ἤγγικεν est déplacé en grec et pourquoi (τὸ τέλος) n'est pas représenté en latin.

C'est un beau cas où il faut remonter au latin pour démêler l'embrouillement du grec.

Il existe un cas inverse, où τὸ τέλος faisait partie du texte et a été négligé par le copiste comme un simple *nota*.

XIII 29 in proximo et in foribus est finis. BD ἐγγύς ἐστιν ἐπί θύραις (τὸ τέλος omis).

Le latin offre un bon sens. Dans le grec le verbe souffre de l'absence de sujet.

1. De même, dans les manuscrits latins, le *d* barré qui signifie *deest* (signe de lacune) a parfois pénétré sous la forme *id* dans le texte.

2. Un des derniers, E. KLOSTERMANN (*Das Markusevangelium*, 2^e éd. Tübingen, 1926) donne à καθεύδετε le sens ironique : Dormez-vous ? et à ἀπέχει celui de : C'est assez !

III. LE CRI DE JESUS.

Le malentendu bizarre auquel donne lieu le cri de Jésus sur la croix (Héli, Elie) n'est clair que dans le récit latin :

XV, 34-35 exclamavit uoce magna : heli heliam etzaphani, deus meus, deus meus, ad quid me maledixisti. et quidam eorum qui aderant, cum audissent, aiebant : helian uocat.

D ἐφώνησεν φωνῇ μεγάλῃ · ἡλεὶ ἡλεὶ λαμὰ σαφθανεὶ, ὃ ἐστὶν μεθερμηνεύομενον · ὁ θεός μου, ὁ θεός μου, εἰς τί ὀνειδισάς με ; καὶ τινες τῶν παρεστώτων ἀκούσαντες ἔλεγον · Ἑλίαν φωνεῖ οὗτος.

B ἐβόησεν ὁ Ἰησοῦς φωνῇ μεγάλῃ · ἐλωὶ ἐλωὶ λαμὰ ζαβαφθανεὶ, ὃ ἐστὶν μεθερμηνεύομενον · ὁ θεός μου, εἰς τί ἐγκατέλιπές με ; καὶ τινες τῶν ἐστηκότων ἀκούσαντες ἔλεγον · Ἴδε Ἑλίαν φωνεῖ.

Quels que soient les mots hébreux que les mots : *heli heliam etzaphani* prétendent transcrire, c'est en regard de cette transcription que le narrateur a conçu le malentendu des gens qui disent : *Helian uocat*.

Dans le grec de D les mots sont corrigés d'après l'hébreu mais le rapport entre ἡλεὶ et Ἑλίαν est moins étroit. Dans B, ἐλωὶ ἐλωὶ est une correction plus savante, d'après l'araméen ; elle accorde le cri de Jésus avec les quelques mots araméens qui lui sont prêtés ailleurs dans l'évangile. Mais il n'y a plus aucun rapport entre ἐλωὶ et Ἑλίαν ; le malentendu devient impossible.

Le sens donné au cri de Jésus par le latin : *deus meus, deus meus, ad quid me maledixisti* est une curieuse combinaison entre le Psaume XXII : (*Mon Dieu, mon Dieu, pour-quoi m'abandonnes-tu ?*) et le Deutéronome XXI, 23 (*Maudit de Dieu est le crucifié*). Elle est exactement conforme à la doctrine de Paul qui enseigne : « Le Christ nous racheta de

[96]

la malédiction de la Loi en devenant objet maudit à notre place, parce qu'il est écrit : Est maudit qui est pendu au bois. » (*Gal.* III, 13). Jésus, pendu au bois, est expressément maudit par Dieu (*me maledixisti*). Ainsi est réalisé, conformément au mystère paulinien, ce qui a été annoncé à un autre endroit de l'évangile (X, 45), que la mort de Jésus servirait de rançon (*pretium*, λύτρον) pour beaucoup.

Dans D, ὀνειδίσας est une traduction servile de *maledixisti*, entendu au sens de : *m'as-tu invectivé* anstelle von *m'as tu maudit*. C'est un contre-sens fait, non sur l'hébreu, mais sur le latin. Les leçons du *Colbertinus c* (*exprobrasti me*) et du *Vindobonensis i* (*me in opprobrium dedisti*) sont des retraductions latines de ὀνειδισάς με. Quant à B, il a rétabli le texte du Psaume XXII (ἐγκατέλιπές με, *m'abandonnas-tu*), et perdu ainsi le sens profond du passage. *Me maledixisti* ne peut pas en être la traduction.

Aux gens inintelligents qui ont cru entendre que Jésus appelait Elie s'oppose le centurion qui pénètre le sens mystique du cri de Jésus. Il comprend, lui, que Jésus a crié : *Mon Dieu, mon Dieu* parce qu'il est véritablement le fils de Dieu.

XV, 39 cum uidisset autem centurio... quia sic exclamavit, dixit : uere hic homo dei filius est.

Θ ἰδὼν δὲ ὁ κεντυρίων ... quia sic exclamavit, dixit : uere hic homo dei filius est.

D ἰδὼν ... οὕτως αὐτὸν κράξαντα καὶ ἐξέπνευσεν ...

B ἰδὼν ... ὅτι οὕτως ἐξέπνευσεν ...

Les mots *sic exclamavit* sont essentiels. C'est au cri de Jésus que le centurion comprend que Jésus est fils de Dieu. Le latin donne le sens.

Les textes grecs s'en éloignent. Θ traduit complètement le préverbe *ex* de *exclamavit* qui exprime que l'action est

[97]

finie ¹ κράξας ἐξέπνευσεν, mais il perd οὕτως, indispensable au sens. D traduit exactement : οὕτως αὐτὸν κράξαντα, mais, par voie de correction, il reçoit d'un autre manuscrit ἐξέπνευσεν, intrusion qui produit une construction monstrueuse. B prend ἐξέπνευσεν mais perd κράξας, clef du passage.

En grec la confession du centurion ne paraît pas provoquée par le cri de Jésus mais par la rapidité de la mort de Jésus, ce qui n'a guère de sens.

IV. ELIE EST VENU.

Un autre endroit où il est question d'Elie est massacré aussi dans le grec.

On demande à Jésus si Elie ne doit pas venir *d'abord*, c'est-à-dire avant le Fils de l'homme. L'objection sous-entendue est que Jean-Baptiste, en qui on voit Elie, a été tué, et par conséquent n'a pas préparé les voies comme il devait le faire d'après le prophète Malachie. Voici la réponse de Jésus :

IX, 12 helias primo disponit omnia quia scriptum est super filio hominis ut multa patiatur et inludetur. sed dico uobis quia helias uenit et fecit quanta oportebat illum facere, sicut scriptum est super eum.

B ² Ἡλίας ἐλθὼν πρῶτον ἀποκαθιστάνει πάντα καὶ πῶς γέγραπται ἐπὶ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ; ἵνα πολλὰ πάθῃ καὶ ἐξουδενωθῆ. ἀλλὰ λέγω ὑμῖν ὅτι καὶ Ἡλίας ἐλήλυθεν καὶ ἐποίησαν αὐτῷ ὅσα ἤθελον, καθὼς γέγραπται ἐπ' αὐτόν.

Le sens des deux phrases latines est clair. La première explique la prophétie de Malachie. Oui, Elie dispose tout

i. Voir BARBELENET, *De l'aspect verbal en latin*, Paris, 1913 et A. MEILLET et J. VENDRYES. *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, 1924, p. 284.

2. Les variantes de D et de W ne touchent pas au sens.

[98]

parce que le Fils de l'homme doit souffrir et être bafoué, Elie n'a donc pas à préparer la gloire, mais les souffrances du Fils de l'homme. La seconde phrase dit qu'Elie est bien venu et a fait justement tout ce qu'il devait faire, selon l'Écriture ainsi expliquée. La mort de Jean-Baptiste est une préparation. L'idée développe celle du chapitre XI de l'Apocalypse, où *un témoin* qui répète les miracles d'Elie est tué avant l'arrivée du Fils de l'homme.

Visiblement deux corruptions se sont produites qui ont détruit en grec le sens de ce morceau.

QUIA a été copié ou lu QUID. L'explication : *quia scriptum est* est devenue interrogation : *quid scriptum est?* πῶς γέγραπται ... ; qu'on peut comprendre aussi : *Comment est-il écrit que ... ?* Cette interrogation intempestive déchiçquette la phrase. Le rapport d'Elie au Fils de l'homme est rendu incohérent.

L'autre faute a eu lieu dans le grec : ἐποίησεν ὅσα ὄφελον (*fecit quanta oportebat illum facere*) s'est altéré en : ἐποίησαν ὅσα ἤθελον (*ils firent ce qu'ils voulurent*)¹. Le verbe n'a pas de sujet. On entend qu'il s'agit des meurtriers de Jean - Baptiste, mais le sens est très défectueux. L'essentiel est perdu, à savoir que Jean-Baptiste a fait justement ce qu'il devait faire. Et la fin de la phrase : *selon qu'il a été écrit sur lui* manque d'application. Ce n'est pas selon une prophétie qu'on fit à Jean-Baptiste « ce qu'on voulut. »

La supériorité du latin est ici éclatante.

Le latin présente un bon sens. On voit comment le grec en est la corruption.

Si dans ce passage le latin est manifestement original, il n'y a pas de difficulté à ce que *inludetur* a été corrompu en *innulletur* et traduit par ἐξουδενηθῆ.

1. ἐποίησεν au lieu de ἐποίησαν est conservé par Θ.

[99] V. LA GEHENNE ET LE SEL

Voici un autre passage où le texte grec est corrompu au point d'être inintelligible. Le sens est fourni par le latin.

C'est la fin du discours sur les expulsions. Si ton œil te scandalise, arrache-le : il vaut mieux entrer mutilé au royaume de Dieu que tomber à la géhenne ...

IX, 47-50. ... in gehenna incidere ubi ignis non extinguetur et uermis non moritur, omnis autem substantia consumitur. bonum est sal, sed si sal fatuum fuerit, in quod illud condietis. habetis in uobis pacem, pacati estote in inuicem.

Δ ... ἐλθεῖν εἰς τὴν γέενναν ὅπου ὁ σκόληξ αὐτῶν οὐ τελευτᾷ καὶ τὸ πῦρ οὐ σβέννυται · πᾶσα γὰρ οὐσία ἀλλὶ ἀλισθήσεται. καλὸν τὸ ἄλλας · ἐὰν δὲ ἄναλον γένηται, ἐν τίνι αὐτὸ ἀρτύσετε ; ἔχετε ἐν ἑαυτοῖς ἄλλα καὶ εἰρηνεύετε ἐν ἀλλήλοις.

B ... πᾶς γὰρ πυρὶ ἀλισθήσεται ...

Θ ... πᾶς γὰρ πυρὶ ἀναλωθήσεται καὶ πᾶσα θυσία ἀλλὶ ἀλισθήσεται.

Ψ ... πᾶς γὰρ πυρὶ ἀλισθήσεται καὶ πᾶσα θυσία ἀλλὶ ἀναλωθήσεται.

Le latin donne un sens suivi. Sous des termes imagés il s'agit de la nécessité où peut se trouver l'Eglise d'expulser des membres qui furent excellents. Même l'oeil doit parfois être arraché. Même le bon sel s'affadit et c'est sans remède. L'important est de conserver la paix. Arrachez donc l'œil plutôt que « de tomber dans la géhenne, où le feu ne s'éteint pas, où le ver ne meurt pas ¹, mais où toute substance est consommée. Le sel est bon mais si le sel devient fade, avec quoi l'assaisonneriez-vous? Ayez chez vous la paix : soyez en paix les uns envers les autres ² ».

1. Citation d'Isaïe, LXVI, 24, que le grec remet dans l'ordre (le ver avant le feu).

2. *In inuicem*, tournure de la langue parlée.- Cf. *quaeritis in inuicem Codex Bezae*, latin, Jean XVI, 19).

[100]

Il est assez facile de rendre compte des méprises et des altérations qui se sont produites dans le grec.

1° Les mots *omnis substanila consumitur* ont été traduits de deux façons différentes. Littéralement : πᾶσα οὐσία ἀναλωθήσεται, *toute substance sera détruite*. Largement, d'après le sens : πᾶς πυρὶ ἀναλωθήσεται, *tout (homme) sera détruit au feu*.

Mais ΟΥΣΙΑ (*substance*) a été lu ΘΥΣΙΑ (*sacrifice*). L'erreur était très facile car les deux mots ne diffèrent que par un point dans O. Elle a introduit l'idée très inattendue de sacrifice. Un correcteur savant a voulu trouver un sens. Il s'est souvenu que tout sacrifice doit être salé, d'après le Lévitique (II, 13 πᾶς δωρὸν θυσίας ἀλί ἀλισθήσεται.). Il a donc corrigé πᾶσα θυσία ἀναλωθήσεται en : πᾶσα θυσία ἀλί ἀλισθήσεται parce qu'il est question de sel à la phrase qui suit. M. PERNOT demande : « Pourquoi ne serait-ce pas θυσία qu'on aurait lu οὐσία et traduit *substantiel* ? » Parce que toute la phrase aurait été traduite. Or ἀλί ἀλισθήσεται ne sont pas représentés en latin. La priorité du latin paraît donc certaine. L'idée que toute substance est *consumée* (non *détruite* comme dit le grec) dans la géhenne est naturelle. Au contraire le grec est selon GOULD, « un des passages du Nouveau Testament les plus difficiles à expliquer¹. »

Une fois que ἀναλωθήσεται eut été corrigé en ἀλισθήσεται, cette correction pénétra dans l'autre traduction et πᾶς πυρὶ ἀναλωθήσεται devint l'énigmatique πᾶς πυρὶ ἀλισθήσεται dont le sens est désespéré.

Θ et Ψ ont aggloméré les deux traductions. Θ est le

1. « C'est sans contredit l'un des passages du Nouveau Testament les plus difficiles à expliquer. Il paraît nécessaire de relier πυρὶ du v. 49 à πῦρ du v. 48: et ἀλισθήσεται du v. 49 à ἄλλας du v. 50. Or c'est cette liaison à ce qui précède et à ce qui suit qui fait le trouble. » E. P. GOULD, *The Gospel according to St Mark*. Edimbourg, 1912, p. 180.

[101]

témoin de la traduction : πᾶς πυρὶ ἀναλωθήσεται, et Ψ le témoin de la traduction πᾶσα θυσία (pour οὐσία) ἀναλωθήσεται.

2° D'autre part *pacem* s'est altéré en *panem* et *panem* à son tour a été corrigé en *salem*¹ à cause du voisinage fatal du sel. Cela n'est pas une conjecture. Dans *k* on lit *panem*. Le mot *pacem* n'est pas difficile à restituer, à cause du contexte : *pacati estote*. Pourtant un correcteur, au-dessus de *panem* a écrit *salem*, parce qu'il vient d'être parlé de sel. On a donc traduit : ἔχετε ἐν ἑαυτοῖς ἄλα (ou ἄλας) *vous avez (ou ayez) en vous-mêmes du sel*, ce qui en soi paraît dépourvu de sens et de liaison avec : *soyez en paix les uns envers les autres*.

En somme le sel a causé deux méprises. Il s'est répandu hors de sa phrase. Il a *salé* indûment celle qui précède et celle qui suit.

Le latin a une conclusion rythmée et même rimée :

habetis in uobis pacem

pacati estote in invicem.

Ayez parmi vous la paix² offre un bon sens. Ayez en vous-mêmes du sel est un précepte abscons dont le sens ne m'apparaît pas³.

VI. ERREURS DE LECTURES.

Quand une traduction est faite sur un manuscrit, il est presque inévitable que des erreurs de lectures se glissent, dues à l'inattention du traducteur.

1. *Salem* pour *sal*, accusatif neutre comme un accusatif masculin. Cf. *marem, retem, ossnm* dans le Codex Veronensis (*b*). Ed. E. S. Buchanan Oxford, 1912, p. XIII.

2. *Habetis* est probablement un impératif, comme *adferitis* pour *adferte*. (H. Roensch *Itala und Vulgata*. Marburg 1875, p. 294).

3. A titre de curiosité je signale que M. Henri Barbusse (*Les Judas de Jésus*, Paris, 1927, p. 71 et p. 132) l'a transformé en : « Ayez du ciel en vous-mêmes. »

[102]

La mauvaise lecture se décèle facilement quand il existe une autre traduction qui ne l'a pas commise. En voici des exemples :

ACCIPIETIS lu ACCEPISTI par BW : XI, 24 *credite quia* : accerpietis D Θ πιστεύετε ὅτι λήμψεσθε. BW ὅτι ἐλάβετε (absurde).

ADPROPINQVARET lu ADPROPINQVANT par B : XI, 1 *cura* adpropinquaret D ὅτε ἤγγιζεν B ὅτε ἐγγίζουσι.

CUSTODIEBANT lu CRUCIFIGEBANT par BΘ (*cruci fixerunt* vient d'être lu un peu plus haut) : XV, 25 *custodiebant illum* D ἐφύλασσον αὐτὸν BΘ ἐσταύρωσαν αὐτὸν (bien que Jésus soit déjà crucifié).

ACCENDITUR (UR pouvant être en ligature) lu ACCEDIT par B : IV, 21 *numquid accenditur lucerna* W μήτε καίεται ὁ λύχνος D μήτι ἄπτεται B μήτι ἔρχεται (personnification osée).

NEMINIDIXERIS lu NEINTROIERIS par B : VIII, 26 *nemini dixeris in castello* D μηδενὶ εἶπης εἰς τὴν κώμην B μὴ εἰς τὴν κώμην εισέλθης (interdiction moins naturelle).

Ailleurs la mauvaise lecture s'étend à tous les manuscrits grecs, soit que la faute vienne de l'archétype latin, ou qu'elle se soit généralisée par voie de correction. Exemples :

INIVRIAM lu INVIDIAM : XV, 10 *per iniuriam tradebant eum* διὰ φθόνον παρεδωκείσαν αὐτὸν (sens moins bon).

GRABATTO lu QVADRATO : II, 3 *portantes in grabatto paraliticum* παραλυτικὸν φέροντες αἰρόμενον ὑπὸ τεσσάρων.

HAEC lu FECIT : XIV, 8 *quod habuit haec praesumpsit et unguentavit* B ὁ ἔσχεν ἐποίησεν προέλαβεν μυρίσαι. Dans ces deux textes comparés il est remarquable que ἐποίησεν n'est pas représenté en latin et que *haec* n'est pas représenté en grec. C'est pourquoi je suppose que HAEC a été lu FECIT, ce qui a amené en grec quatre verbes successifs. Le grec présente un sens, mais compliqué : la femme *a fait ce quelle avait* (en son pouvoir) ; elle a, *juste à temps*, oint mon corps pour la sépulture. (En fait il est bien trop tôt !) Le latin donne un sens tout différent et meilleur : La femme *a prélevé tout son avoir* et a oint mon corps.

[103]

pour la sépulture. Elle a dépensé toute sa fortune, de même que la veuve a jeté dans le tronc du temple toute sa subsistance d'une journée (XII, 44). La mauvaise lecture de HAEC a entraîné un contre-sens sur *praesumpsit*. Dans D W *haec* est représenté (αὐτή) mais aggloméré au fatal ἐποίησεν, qui détruit le sens.

Le grec offre deux énigmes à peu près insolubles. Que signifie ὁ ἔσχεν ἐποίησεν ? Et προέλαβεν μυρίσαι ? D W ont eu la bonne lecture : ὁ ἔσχεν αὐτή προέλαβεν ; mais l'absurde ἐποίησεν a infesté leur texte.

La mauvaise lecture peut venir d'un mot sauté (ou illisible) :

(*Confortamini* sauté) XIII, 9-10 ... ad testimonium illis et in omnes gentes, sed confortamini: prius enim oportet praedicari euangelium. DW εἰς μαρτύριον αὐτοῖς καὶ εἰς πάντα τὰ ἔθνη · πρῶτον δὲ δεῖ κηρυχθῆναι. D et W tout en ne lisant pas *confortamini* ont lu *sed* (δὲ). B a sauté aussi *sed*, ce qui a eu pour effet de faire passer εἰς πάντα τὰ ἔθνη de la première phrase à la seconde, ce qui change tout à fait le sens.

D'autres mauvaises lectures ont été faites sur le grec même, dans tel manuscrit, tandis que tel autre gardait la leçon conforme au latin :

ΑΝΕΠΙΕΙΣΑΝ lu ΑΝΕΣΕΙΣΑΝ par B : XV, 11 persuaserunt populo D ἔπεισαν τῷ ὄχλῳ W ἀνέπεισαν τὸν ὄχλον ἀνέσεισαν (*agitèrent*).

ΕΝΑΓΚΑΛΙΣΑΜΕΝΟΣ lu ΠΡΟΣΚΑΛΕΣΑΜΕΝΟΣ par D : X, 16 complexus illos B ἐναγκαλισάμενος αὐτὰ D προσκαλεσάμενος (mot plus fréquent).

ΠΡΟΣΧΕΡΟΝΤΕΣ lu ΠΡΟΣΤΡΕΧΟΝΤΕΣ par B : IX, 15 gaudentes salutabant eum D προσχέροντες (pour προσχαίροντες) ἠσπάζοντο αὐτὸν B προστρέχοντες (correction tentante).

ΘΕΛΕΤΕ lu ΛΕΓΕΤΕ par B : XV, 12 quid uultis faciam regi iudaeorum ? DW τί θέλετε ποιήσω βασίλει τῶν Ἰουδαίων ; τί ποιήσω λέγετε τὸν βασιλέα... Ψ τί ποιήσω ὃν λέγετε τὸν βασιλέα... (Ψ améliore B mais transforme entièrement le sens).

ΑΜΑ lu ΑΛΛΑ et ΠΟΛΛΑ altéré en ΠΛΟΙΑ par B : IV, 36

[104]

simul multi erant W ἅμα πολλοὶ ἦν B ἄλλα πλοῖα ἦν (ἄλλα entraîne πολλά, interprété par πλοῖα à cause de πλοῖω qui précède). Ces autres bateaux sont sortis d'un M déhiscent. Il n'en est plus question dans le récit.

Quelquefois l'altération du grec s'est communiquée aux divers manuscrits qui sont les souches des nôtres :

ΕΤΥΠΤΟΝ lu ΕΝΕΠΤΥΟΝ : XV, 19 percutiebant eum ἔτυπτον αὐτὸν καὶ ἐνέπτυσαν αὐτῶ (deux lectures différentes agglomérées).

ΛΑΛΕΙΝ lu ΕΛΑΛΕΙ : VIII, 31-32 occidi et post tertium diem resurgere et cum fiducia sermonem loqui... ἀποκτανθῆναι καὶ μετὰ τρεῖς ἡμέρας ἀναστῆναι καὶ παρηγοῖα τὸν λόγον ἐλάλει.

Ici la fausse lecture cause un grave contre-sens. Jésus annonce qu'il mourra, ressuscitera et *dira la Parole ouvertement*. Cela s'oppose au secret qu'il a constamment imposé (I, 25, 44 ; III, 12 ; V, 43 ; VIII, 26 etc.) et qu'il ordonnera de garder jusqu'à sa résurrection (IX, 9). Après la résurrection le secret sera divulgué. C'est un des passages-clefs de l'évangile¹. Tatien et la version syriaque sinaïtique ont bien compris le sens (τὸν λόγον λαλήσει). Les manuscrits grecs qui lisent ἐλάλει sont contredits par le reste de l'évangile. Jésus ne *parlait* pas encore ouvertement. Il venait au contraire de défendre à ses disciples de dire qu'il était le Christ (VIII, 30). Il n'annonçait pas *ouvertement* sa résurrection. Elle devait au contraire causer une extrême surprise (XVI, 8).

Certaines fautes sont d'audition plutôt que de lecture. Fréquemment en effet le texte était dicté à haute voix à plusieurs copistes.

1. Voir F. C. Burkitt, *Journ. of Theol. Studies*, 1900, p. 111 : « La pensée centrale de la prédiction est moins la résurrection que la liberté donnée à l'évangile après la grande lutte. »

[105]

Par exemple ἔπεισαν entendu ἐποίησαν par Θ : XV, 11 persuaserunt populo ut... D ἔπεισαν τῷ ὄχλῳ ἵνα...Θ τὸν ὄχλον ἐποίησαν ἵνα...

αἰτίαν entendu ἀλήθειαν (prononcé probablement *alithian*) par BD : V, 33 dixit quid esset facti W εἶπεν πᾶσαν τὴν αἰτίαν BΘ εἶπεν πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν)

ἐκείνη entendu καινή par B : I, 27 doctrina haec B διδαχὴ καινὴ D ἡ διδαχὴ ἐκείνη ἢ καινὴ (agglomérat).

VII. LA PLACE DU VERBE DANS MARC GREC.

Dans ses précieuses Notes sur *Marc an Usage*, parues dans le *Journal of theological Studies* (1928, pp. 352-305), C. H. TURNER fournit un indice nouveau, très important, qui me paraît montrer que notre Marc grec est une traduction du latin.

C'est la place insolite du verbe dans Marc grec.

« Le latin, dit C. H. TURNER, termine habituellement la phrase par le verbe ». Cet usage est marqué surtout dans les propositions subordonnées. Là il est presque de règle de mettre le complément avant le verbe. En latin on dit : *ut eum tangeret* et non : *ut tangeret eum*, — *cum eum uiderent* et non *cum uiderent eum*, — *ne illum expelleret*, et non : *ne expelleret illum*; — *ubicumque eum adpraehenderit* et non : *ubicumque adpraehenderit eum* ; — *quomodo eum occiderent* et non : *quomodo occiderent eum*; — *quicumque pueros tales receperit* et non : *quicumque receperit pueros tales*.

De même quand un infinitif est le complément d'un autre verbe il est rejeté après ses propres compléments. On dit : *nemo audebat illum interrogare* et non : *interrogare illum* ; — *coepit illis dicere* et non : *dicere illis* ; — *quaerebant eum detinere* et non : *detinere eum*.

De façon générale en latin le pronom complément direct est placé de préférence avant le verbe. On dit : *ter me*

[106]

negabis plutôt que : *ter negabis me* ;— *illic me uidebitis* plutôt que : *illic uidebitis me*.

En grec, il en est autrement. M. TURNER dit justement : « Le grec met les mots importants en tête de la phrase et le verbe ainsi ne peut pas rester dans les derniers. »

De façon générale en grec le pronom complément direct se place après le verbe et non en avant. On dit : τρίς ἀπαρνῆση με et non : τρίς με ἀπαρνῆση ; — ἐκεῖ ὄψεσθε με et non ἐκεῖ με ὄψεσθε.

Cet ordre est gardé aussi dans les propositions subordonnées. On dit : ὅταν ἐθεώρουν αὐτόν et non : ὅταν αὐτόν ἐθεώρουν;— ἵνα προδοῖ αὐτόν et non: ἵνα αὐτόν προδοῖ.

L'infinitif complément ne fait pas exception. On dit : ἐψοβοῦντο ἐρωτῆσαι αὐτόν et non : ἐψοβοῦντο αὐτόν ἐρωτῆσαι.

Les propositions interrogatives suivent la même règle. On dit : τίς ἦψατο μου ; et non : τίς μου ἦψατο ;

En grec le pronom complément direct n'est placé avant le verbe que si on a une raison spéciale d'insister sur lui et de le mettre en évidence. La construction normale, régulière est de le placer après le verbe.

Ainsi le latin et le grec suivent deux usages contraires dans la place à donner au verbe et au pronom complément direct.

Or, C. H. TURNER a eu le mérite de découvrir et de mettre en lumière ce fait surprenant : Marc, en grec, suit l'usage non du grec mais du latin !

Je crois qu'il ne suffit pas de voir là, avec C. H. TURNER, un *latinisme*, mais qu'il y faut reconnaître l'indice précis d'une traduction du latin.

Je vais redonner ci-dessous quelques-uns des exemples découverts par C. H. TURNER. Je placerai en regard le latin.

[107]

Il sera facile de voir que le grec de Marc s'explique au mieux comme une traduction du latin.

La démonstration est d'autant plus frappante que dans beaucoup de cas le parallèle de Luc nous permet de nous assurer de la formule usuelle en grec.

Propositions subordonnées :

III, 10 ut eum tangerent.

ἵνα αὐτοῦ ἅψωνται.

Luc : ἄπτεσθαι αὐτοῦ.

III, 11 cum eum uiderent.

ὅταν οὐτόν ἐθεώρουν.

V, 10 ne illum expelleret.

ἵνα μὴ αὐτὰ ἀποστείλῃ.

Luc : ἵνα μὴ ἐπιτάξῃ αὐτοῖς.

VIII, 22 ut eum tangeret.

ἵνα αὐτοῦ ἅψηται.

IX, 18 ubicumque eum adpraehenderit.

ὅπου ἐὰν αὐτόν καταλάβῃ.

Luc : λαμβάνει αὐτόν.

IX, 37 quicumque pueros tales receperit.

ὅς ἂν ἐν ἐκ τῶν παιδίων τούτων δέξηται.

Luc : ὅς ἐὰν δέξηται τοῦτ τὸ παιδίον.

XII, 12 quia ad se similitudinem istam dixit

ὅτι πρὸς αὐτοὺς τὴν παραβολὴν εἶπεν

Luc : εἶπεν τὴν παραβολὴν ταύτην.

XII. 13 ut eum circumuenirent.

ἵνα αὐτόν ἀγρεύσωσιν

Luc : ἵνα λάβωνται αὐτοῦ

[108]

XIV. 1 quomodo eum... occiderent

πώς αὐτόν . . . ἀποκτείνωσιν.

Luc : τὸ πῶς ἀνέλωσιν αὐτόν.

XIV. 10 ut eum proderet.

ἵνα αὐτόν προδοῖ.

Luc : τὸ πῶς παραδῶ αὐτόν.

XIV. 11 quomodo eum opportune traderet.

πώς αὐτόν εὐκαίρως παραδοῖ.

Luc : εὐκαιρίαν τοῦ παραδοῦναι αὐτόν.

Infinitifs :

V. 4 neminem posse eum domare.

οὐδεὶς ἴσχυεν αὐτόν δαμάσαι.

IX. 32 timebant illum interrogare.

ἐφοβοῦντο αὐτόν ἐπερωτῆσαι.

Luc : ἐφοβοῦντο ἐρωτῆσαι αὐτόν.

X. 32 coepit illis dicere.

ἤρξατο αὐτοῖς λέγειν.

Luc : εἶπεν πρὸς αὐτούς.

XII. 12 quaerebant eum detinere.

.. ἐζήτουν αὐτόν κρατῆσαι.

Luc : ἐζήτησαν ἐπιβαλεῖν ἐπ' αὐτόν τὰς χεῖρας.

XII. 34 nemo audebat illum interrogare.

οὐδεὶς ... ἐτόλμα αὐτόν ἐπερωτῆσαι.

Luc : ἐπερωτᾶν αὐτόν.

Propositions interrogatives :

V. 31 quis me tetigit ?

τίς μου ἤψατο ;

Luc : ἤψατό μου τίς ;

IX. 19 quousque uobiscum ero ?

ἕως πότε πρὸς ὑμᾶς ἔσωμαι ;

Luc : ἕως πότε ἔσωμαι πρὸς ὑμᾶς ;

[109]

Propositions directes :

XIV, 30 *ter me negabis.*

τρὶς με ἀπαρνήση.

Matthieu : τρὶς ἀπαρνήση με.

Luc : τρὶς ἀπαρνήση μὴ εἰδέναι με.

XIV. 65 *alapis eum percutiebant.*

ῥαπίσμασιν αὐτὸν ἔλαβον.

XVI. 7 *illic me uidebitis.*

ἐκεῖ αὐτὸν ὄψεσθε.

En résumé la place du verbe est souvent insolite dans Marc. Ce fait découvert par C. H. TURNER peut être appelé le *phénomène de Turner*.

Il indique à lui seul que Marc grec est une traduction d'un original latin.

VIII. — FORMES LATINES AMBIGUËS

Le latin a en propre certaines ambiguïtés qui sont de nature à faire broncher le traducteur.

Par exemples certains verbes ont la même forme au présent et au parfait : *uenit, inuenit, ascendit* doivent être traduits tantôt : *il vient, il trouve, il monte*, tantôt : *il vint, il trouva, il monta*. Le contexte seul indique le choix à faire. Un traducteur servile peut s'y tromper.

Voici des cas où un parfait a été pris pour un présent, entraînant quelquefois au présent un ou deux verbes avec lui :

XIV, 16-18 (parauerunt..) *uenit* (..dixit) BD (ἠτοίμασαν ...) ἔρχεται (... εἶπεν). Présent entre deux aoristes.

III, 31 *uenit mater eius et fratres* (et ...miserunt) D ἔρχεται ἡ μήτηρ ... (καὶ ἀπέστειλαν) B ἔρχονται ... (καὶ ἀπέστειλαν) Présent, aoriste.

[110]

XIV, 66-68 uenit (...dixit ... negauit) BD ἔρχεται (... λέγει ... ἠρνήσατο) Deux présents, aoriste.

V, 22-24 uenit quidam (... cadens ... abiit) D ἔρχεται ... προσέπεσεν ... ὑπήγεν) B ἔρχεται (... πίπτει ... ἀπῆλθεν) Présent et deux aoristes ou deux présents et aoriste.

III, 13 ascendit (... aduocauit .. uenerunt) BD ἀναβαίνει (... προκαλείται ... ἦλθον ou ἀπῆλθον) Deux présents, aoriste. :

XIV, 37 uenit... inuenit (... dixit) BD ἔρχεται ... εὐρίσκει (... λέγει) Trois présents. Un peu plus loin (XIV, 40) inuenit (... fuerunt) est correctement rendu par l'aoriste : εὗρεν. (... ἦσαν).

Certains noms neutres comme *triticum*, blé, qui ont la même forme au nominatif et à l'accusatif, peuvent embarrasser le traducteur. C'est ce qui peut expliquer ce cas étrange où un nominatif grec succède à deux accusatifs :

IV, 28 fructum adfert: herbam .. spicam... deinde plenum triticum B καρποφορεῖ ... χόρτον ... στάχυν εἶτα πλήρης σίτος D ... χόρτον ... σταχύας εἶτα πλήρης ὁ σίτος.

Des erreurs plus naturelles peuvent se produire dans les cas fréquents où Marc latin prend une forme de la langue parlée et s'écarte de l'usage classique.

Ainsi il emploie pour l'impératif des formes de l'indicatif¹ : *offers* pour *offer* (I, 44), *habetis* pour *habete* (IX, 50). Inversement l'impératif *habete fidem* a été pris par le traducteur pour l'indicatif. C'est à la fin du récit de la tempête apaisée. Jésus dit : « Pourquoi êtes-vous peureux? Ayez la foi ! ». On ne peut pas lui faire dire aux poltrons : « Vous avez la foi. » On a donc introduit une négation : « Pourquoi n'avez-vous pas la foi ? » ou : « N'avez-vous pas encore la foi ? » :

IV, 40 (quid timidi estis ?) habete fdem. W πῶς οὐκ ἔχετε πίστιν ; B D οὐπω ἔχετε πίστιν ;

1. Cf. H.Roensch. *Itala und Vulgata*, 2 éd., Marburg, 1875, p. 294 : *adfers* pour *adfer*, *adferitis* pour *adferite*.

[111]

Marc latin emploie *quomodo* au sens de *quando*¹. Par exemple IV, 36 : *quomodo fuit in navi* signifie *quand il fut dans le bateau*. C'est ce qui n'a pas été compris :

IV, 36-37 *adsumpserunt eum quomodo fuit in navi... facta est tempestas* BD : παραλαμβάνουσιν αὐτὸν, ὡς ἦν, ἐν τῷ πλοίῳ .. Le grec rend *quomodo fuit* comme *ita ut fuit* : on prend Jésus *comme il était*, dans le bateau. Pouvait-on le prendre autrement ? *Ce comme il était* est à peu près dénué de sens.

L'ambiguïté peut n'être pas dans le sens du mot, mais dans sa relation aux autres mots. On peut hésiter sur l'antécédent d'un pronom relatif ou sur le sujet d'un verbe. Voici deux exemples :

X, 13 *offerebant infantem ... discipuli autem corripiebant eos*. (*Eos* ce sont les enfants; les disciples les grondent. C'est ce que B comprend.) Β ἐπετίμων αὐτοῖς (Au contraire pour D *eos* sont ceux qui amènent les enfants) D ἐπετίμων τοῖς προσφέρουσιν.

XI, 3 *si qui uobis dixerit : quid facitis ? dicite : domino necessarius est, et continuo eum dimittet* (Le verbe *dimittet* a clairement pour sujet celui qui dira quelque chose : *si qui* pour *si quis*², Jésus envoie ses disciples prendre un ânon attaché. Si quelqu'un proteste, on lui dira : Le maître³ en a besoin, et *il* le laissera aller, *dimittet*. Le grec, étrangement, donne *dominus* pour sujet à *dimittet* et comprend que c'est Jésus qui s'engage à renvoyer l'ânon) εἶπατε · ὁ κύριος αὐτοῦ χρεῖαν ἔχει καὶ εὐθὺς αὐτὸν ἀποστελεῖ πάλιν ὄδε. (Les deux derniers mots ajoutés par le grec sont la signature d'un contre-sens assez puéril).

La plus grande cause d'ambiguïté dans un texte latin, c'est l'absence d'article. Qui se mêle de traduire du latin en français ou en grec est obligé de décider, devant beau-

1. Cf. Roensch, p. 403 : *quomodo* tempus erat ut accenderet sacrificium.

2. Cf. VIII, 34, *si qui uoluerit*; XI, 16, *non sinebat ut qui circumferret uas*.

3. Mot de double sens : le propriétaire de l'ânon ou Jésus en sa qualité de Seigneur.

[112]

coup de noms, s'il faut ou ne faut pas mettre l'article. En matière d'articles, Marc grec présente beaucoup d'hésitations et d'erreurs.

XV, 21 *cyrinaeum* D τὸν κυρηναῖον (le Cyrénéen) BW κυρηναῖον (un Cyrénéen).

XIV, 47 rapuit *gladium* B τὴν μάχαιραν (sa propre épée) DW μάχαιραν (une épée).

XV, 12 *quid faciam regi iudaeorum ?* BW τὸν βασιλέα (au roi) D βασιλέα (à un roi),

XIV, 20 *qui tinget in paropside* (peut vouloir dire : qui plongera la main dans *l'écuelle* qui est là, comme l'a compris D) εἰς τὸ τρύβλιον (ou dans *une écuelle*, n'importe laquelle, ainsi que le dit expressément Θ εἰς τὸ ἐν τρύβλιον)

IV, 38 (Dans le bateau Jésus dort sur le banc d'avant) *in prora super puluinum* (Comme le mot *puluinus* a le sens plus courant de *coussin*, on a compris : *sur un oreiller*) D ἐπὶ προσκεφαλαίου (ou *sur l'oreiller*) B ἐπὶ τὸ προσκεφάλαιον¹.

Quelquefois l'erreur est patente. Ici l'article est mis indûment :

IX, 36 *accepit puerum* (il prit un enfant) BW παιδίον (et non l'enfant, puisqu'il n'a pas encore été parlé d'enfant) D τὸ παιδίον.

XV, 46 *posuit eum in monumento* (il le posa dans un tombeau, dont il n'a pas encore été question) BW ἐν μνημείῳ (et non dans le tombeau) D ἐν τῷ μνήματι.

Là, au contraire, l'article est indûment omis:

II, 2 *loquebatur uerbum* (il disait la parole) BW τὸν λόγον (non une parole) D λόγον.

XV, 1 *pontifices cum senioribus et scribis* (les trois ordres du sanhédrin : les grands-prêtres, les anciens et les scribes) D τῶν γραμματέων (non *quelques scribes*) B γραμματέων.

¹ La *proue* du latin est devenue en grec la *poupe* : ἐν τῇ πρύμνῃ, peut-être sous l'influence des vers d'Homère : Od., XIII, 74-75 :

νηὸς ἐπ' ἱκριόφιν γλαφυρῆς, ἵνα νήγρετον εὔδοι,
πρύμνης.

[113]

Voici un cas où l'emploi de l'article amène un contre-sens de plus de portée :

XV, 7 fuit barabbas in carcere cum seditiosis qui in seditione fecerunt homicidium (Barabbas était en prison avec des émeutiers qui avaient commis un meurtre dans *une* émeute dont il n'a pas encore été question et non pas dans *l'émeute*, comme écrivent les interprètes grecs) ἐν τῇ στάσει. Cette erreur de traduction a fait croire à M. Robert Eisler et à d'autres exégètes que Marc et ses lecteurs connaissaient une grande émeute qu'on appelait l'Emeute comme nous disons la Guerre.

Tout traducteur enfin est exposé à transporter trop littéralement une expression ou un tour d'une langue dans l'autre et à torturer ainsi la langue dans laquelle il traduit. Le cas n'est pas rare dans Marc grec.

IX, 10 sermonem tenebant apud se. *Sermonem tenere*, tenir conversation, est une expression très simple. Mais si on traduit mécaniquement *tenere* par κρατεῖν, comme dans 1,31 : *tenens manum* κρατήσας, on obtient quelque chose d'étrange : τὸν λόγον ἐκράτησαν.

Le sens est-il que les disciples, retinrent en leur mémoire la *parole* de Jésus (sur la résurrection), comme l'entendent Swete et Gould ? Ils la retiennent mal puisqu'ils ne la comprennent pas. Ou qu'ils observèrent la *recommandation* (de ne pas parler de la transfiguration) comme l'entendent le P. Lagrange et M. Pernot ? Il n'auront l'occasion de l'observer que lorsqu'ils seront avec d'autres. En tout cas je trouve difficile de passer de ἐκράτησαν τὸν λόγον à *sermonem tenebant* qui a un autre sens, et si limpide.

IX. PARAPHRASES

Un traducteur est forcément conduit à expliquer un peu le texte qu'il traduit. Il ajoute des mots pour rendre plus complètement l'idée. Aussi, en règle générale, une traduction est-elle plus longue que le texte traduit.

[114]

Dans le grec de Marc on trouve des précisions rédactionnelles :

V, 15 uident daemonicum uestitum et suae mentis D ajoute *assis* : καθήμενον W souligne : *celui qui avait le démon Légion τὸν ἐσχηκότα τὸν λεγεῶνα* B agglomère le tout.

VI, 4 non est propheta sine honore nisi in patria sua BD ajoute : καὶ ἐν τοῖς συγγενεῦσιν αὐτοῦ καὶ ἐν τῇ οἰκίᾳ αὐτοῦ. Rallonge assez plate.

Des explications :

V, 12 mitte nos in porcos. Le grec explique : *pour que nous entrions en eux* : ἵνα εἰς αὐτοὺς εἰσέλθωμεν.

Une amphibologie gauchement voilée :

VIII, 24 uideo homines quasi arbores ambulantes (*comme des arbres qui marchent*) DWΘ ὡς δένδρα περιπατοῦντες (*ambulantes est rapporté à homines. Sens absurde : marchant comme des arbres !*) B essaie d'éviter l'amphibologie sans y parvenir) ὅτι ὡς δένδρα ὁρῶ περιπατοῦντας.

Une précision d'intérêt liturgique. A quelle heure exactement a eu lieu la résurrection ?

XVI, 2 mane D πρωτὶ ἀνατέλλοντος τοῦ ἡλίου (*au soleil levant*) B λίαν πρωτὶ ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου (*après le soleil levé*).

Il arrive qu'un prétendu éclaircissement fasse un contresens :

VIII, 38 qui confusus fuerit me et meos... (*qui aura couvert de honte moi et les miens ...* L'interprète grec pense qu'il manque un mot après *meos* : il supplée assez platement mes *discours*) ὃς ἔαν ἐπαισχυνθῆ με καὶ τοὺς ἐμοὺς λόγους ... Le sens est dévié.

Une addition peut s'altérer elle-même par mauvaise lecture :

XV, 8 tota turba rogabat WΘΨ ἀναβήσας ὁ ὄχλος ... (Une foule ne peut réclamer qu'en poussant des cris. Par une altération fa-

[115]

cile¹, ἀναβοήσας devient ἀναβάς. La foule, au lieu de crier, *monte*)
D ἀναβάς ὄλος ὁ ὄχλος B ἀναβάς ὁ ὄχλος ...

Quelquefois la phrase est pieusement arrondie en style biblique conventionnel :

XIII, 19 ab initio creaturae B (pas D) ἀπ' ἀρχῆς κτίσεως ἦν ἔκτισεν ὁ θεός.

XIII, 20 propter electos B (pas D) διὰ τοὺς ἐκλεκτοὺς οὓς ἐξελέξατο.

V, 19 quanta tibi dominus fecit D ὅσα σοι ὁ κύριος πεποίηκεν καὶ ὅτι ἐλέησέν σε B καὶ ἐλέησέν σε.

Des additions suggestives sont celles qui montrent chez le traducteur la connaissance du style, et des clichés de Luc².

XIV, 58 hic dixit BD ἡμεῖς ἠκούσαμεν αὐτοῦ λέγοντος. Cf. Actes VI, 11 et 14 : *nous l'avons entendu dire* (Etienne).

III, 22 dicebant BD οἱ ἀπὸ Ἱεροσολύμων καταβάντες ἔλεγον. Cf. Actes XXV, 7 : *les Juifs qui étaient descendus de Jérusalem* (pour accuser Paul).

XV, 24 mittentes sortem B (pas D) ajoute τίς τί ἄρη. Cf. Luc

XIX, 15 D: τίς τί διεπραγματεύσαντο.

IV, 9 oblectationes saeculi B (pas D), ajoute : καὶ αἱ περὶ τὰ λοιπὰ ἐπιθυμίαι. Or *ni ἐπιθυμία, ni λοιπός, ni περὶ* avec l'accusatif ne se rencontrent ailleurs dans Marc grec, alors qu'ils sont courants dans Luc.

X. TRADUCTIONS MULTIPLES..

Si l'on compare les manuscrits B, D et W on constate que souvent le même mot y est représenté de trois façons différentes. Ces exemples peuvent être facilement multipliés. Il suffira d'en prendre quelques-uns :

1. K. F. A. Fritzsche, *Evangelium Marci*, Lipsiae, 1830, *ad loc.* a signalé la même confusion dans les Septante à II Rois XXIII,9; IV Rois III, 21 ; Osée VIII, 9.

2. Voir P, Blass, *Philology of Gospels*, p. 196-211.

[116]

- XIII, 11 illud W ἐκεῖνο D αὐτὸ B τοῦτο
X, 46 mendicus W προσαιτῶν D ἐπαιτῶν B προσαιτῆς
11,4 accedere W προσελθεῖν D προσεγγίσει B προσενέγκαι
XII, 14 interrogabant W ἤρξαντο ἐρωτᾶν D ἐπηρώτων B λέγουσιν
IX, 9 conturbavit W ἐσπάραξεν D ἐτάραξεν B συνέσπαραξεν
XII, 41 cura sederet W ἐστώς D καθεζόμενος B καθίσας
IV, 31 cum (seminatur) W ὁπότεν D ὅτι ἂν (contre-sens) B ὅταν
XIII, 30 quoadusque W ἕως D ἕως οὐ B μέχρις ὅτου

Ces changements sont insignifiants pour le sens. Ils sont surtout frappants par leur nombre. Ils sont de l'ordre des menues différences qu'auraient entre elles diverses traductions de Marc latin.

S'il en était autrement, si Marc était traduit du grec, il n'aurait pu être traduit que sur une seule des formes du grec. On devrait le trouver en accord habituel avec une de ces formes, (contre les autres. Il suivrait par exemple le groupe D et s'écarterait du groupe B, ce que font les autres versions latines. Ces affinités devraient trahir sa dépendance.

Or il n'a pas d'affinité régulière, Marc latin occupe une position centrale par rapport aux textes grecs. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre, qui s'approche le plus de lui. Il n'a d'accord habituel avec aucun. Il est facile de dresser des listes, de longueur égale, pour constater qu'il se tient à égale distance de W, de D et de B. On se bornera ici à des exemples.

Cas où W est plus près du latin que B et D :

- IV, 32 crescit W αὖξει BD ἀναβαίνει
II,12 admirari W θαυμάζειν BD ἐξίστασθαι
V, 6 aducurrit W προσίδραμεν BD ἔδραμεν
III, 10 curabat W ἐθεράπευεν BD ἐθεράπευσεν
XIV, 30 negabis W ἀρνήση BD ἀπαρνήση
I, 27 inpotentabilis ἐξουσιαστική BD κατ' ἐξουσίαν

[117]

Cas inverses où W est plus loin du latin que B et D :

- IV, 4 volatilia BD τὰ πετεινὰ W τὰ ὄρνεα
VIII, 22 spuens BD πτύσας W ἐνπτύσας
II, 23 transire BD διαπορεύεσθαι W πορεύεσθαι
IX, 33 retractabitis BD διελογίζεσθε W διελέχθητε
IX, 31 resurget BD ἀναστήσεται W ἐγείρεται
VI, 5 non illic ullum BD ἐκεῖ οὐδεμίαν W οὐκέτι

Cas où D est plus près du latin que B et W :

- XII, 14 capitularum D ἐπικεφάλαιον BW κήνσον
XIV, 21 scriptum est D ἐστὶν γεγράμμενον BW γέγραπται
XIV, 58 excitabo D ἀναστήσω BW οἰκοδομήσω
XII, 2 darent D δώσουσιν BW λάβη (tour différent).
XVI, 4 revolutum D ἀποκεκυλίσμενον BW ἀνακεκύλισται ¹
XII, 38 in docendo D διδάσκων ἅμα BW ἐν τῇ διδασκῇ αὐτοῦ

Cas inverses où D est plus loin du latin que B et W :

- III, 3 aridam BW ξηράν D ἐξηραμμένην
XV, 39 contra BW ἐξ ἐναντίας αὐτοῦ D ἐκεῖ
XV, 16 colligunt BW συγκαλοῦσιν D καλοῦσιν
X, 12 relinquit uirum BW ἀπολύσασα τὸν ἄνδρα D ἐξέλεθ' ἀπὸ ἄνδρος
XIV, 4 indignantes BW ἀγανακτοῦντες D διεπονοῦντο ²
XIV, 24 non bibam BW οὐ μὴ πίω D οὐ πρόσθω πείν ³

Cas où B est plus près du latin que D et W :

- XVI, 8 tremor B τρόμος DW φόβος
XV, 27 crucifixerunt B ἐσταύρωσαν DW σταυροῦνται ου σταυροῦσιν
V, 6 adoravit illum B προσεκύνησαν αὐτόν DW αὐτῷ
VIII, 34 uenire post me B ὀπίσω μου ἐλθεῖν DW ὀπίσω μου ἀκολουθεῖν

1. Le mot employé par D montre une connaissance des tombeaux palestiniens; on foulait la pierre en la poussant (ἀπο). Le mot employé par B et W suppose à tort que la pierre serait roulée de bas en haut (ἀνά). Hoskier, I, p. 119.

2. Mot rare qui ne se retrouve que dans les Actes : IV, 2; XVI, 18. Blass, p.201.

3. Hébraïsme voulu.

[118]

II, 8 continuo agnoscens B εὐθὺς ἐπιγνοῦς DW ἐπιγνοῦς (sans εὐθὺς)
I, 45 in desertis locis, conueniebant B ἤρχοντο DW ἦν καὶ ἤρχοντο ¹

Cas inverses où B est plus loin du latin que D et W :

XI, 32 populum DW: τὸν λαόν B τὸν ὄχλον
XVI, 7 cum introissent DW εἰσελθοῦσαι B ἐλθοῦσαι
V, 14 exierunt DW ἐξῆλθον B ἦλθον
XIV; 7 uobiscum DW μεθ' ὑμῶν B μεθ' ἑαυτῶν
I, 25 exi de homine DW ἔξελθε ἐκ τοῦ ἀνθρώπου B ἔξ αὐτοῦ
XII, 19 habuerit uxorem DW ἔχη γυναῖκα B καταλίπη γυναῖκα

La comparaison de ces six tableaux fait bien voir que le latin n'est pas dérivé d'une des formes du grec, mais que ce sont, au contraire, les diverses formes du grec qui sont toutes dérivées de lui. L'avantage d'une telle épreuve est qu'elle n'est pas subordonnée à l'appréciation personnelle. Elle repose sur des tables d'absence, de présence, de variations concomitantes. C'est, à mon sens, la preuve la plus objective de l'originalité de Marc latin.

A cet égard le cas de Marc est unique. Les manuscrits grecs des autres évangiles présentent entre eux des divergences bien moins accentuées. D'autre part les manuscrits latins des évangiles autres que Marc, même dans leur texte « africain », se groupent facilement autour d'une des formes du texte grec. Et pour eux c'est le grec qui éclaire les passages obscurs du latin. Pour Marc c'est l'inverse. Le latin éclaire les passages obscurs du grec.

XL AGGLOMERATS.

Quand plusieurs traductions d'un texte sont corrigées l'une sur l'autre, il arrive qu'une correction, au lieu de se substituer, s'ajoute. Deux traductions différentes, d'une

1. L'intrusion du verbe ἦν dans DW fait que *in desertis locis* se rapporte à Jésus: *il était au désert et en venait...*

[119]

même expression se trouvent ainsi juxtaposées. C'est ce qu'on peut appeler un *agglomérat* (les Anglais disent une *conflation*). Aucune forme du Marc grec n'est exempte de ces doubles traductions.

Dans quelques cas, chacune des deux traductions simples se lit dans un manuscrit et l'agglomérat se constate dans un troisième. On touche alors du doigt comment il s'est fait :

XIV, 21 (filius hominis) uadit B ὑπάγει D παραδίδοται W παραδίδοται ὑπάγει

X, 32 admirabantur qui sequebantur illum D καὶ ἐθαμβοῦντο
Version sabidique οἱ δὲ ἀκολουθοῦντες ἐφοβοῦντο B καὶ ἐθαμβοῦντο ·οἱ δὲ ἀκολουθοῦντες ἐφοβοῦντο

XII, 44 misit totum quem habuit uictum suum W ἔβαλεν ὄλον
τὸν βίον αὐτῆς Version syriacque sinaïtique πάντα ὅσα εἶχεν ἔβαλεν BD
πάντα ὅσα εἶχεν ἔβαλεν · ὄλον τὸν βίον αὐτῆς

Plus souvent un manuscrit donne une des deux traductions simples et un autre manuscrit l'agglomérat. La seconde traduction simple est à conjecturer :

IV, 39 obmutesce W φιμόθητι [Autre traduction : σιώπα] D σιώπα
καὶ φιμόθητι B σιώπα περίμοσο

I, 35 ante lucem W ἔννουχα [Autre traduction : πρωῖ] B D πρωῖ
ἔννουχα λίαν

X, 30 in isto saeculo D ἐν τῷ καιρῷ τούτῳ [Autre traduction :
νῦν] B νῦν ἐν τῷ καιρῷ τούτῳ

I, 32 cum sol occidisset : Version syriacque sinaïtique : ὅτε ἔδυσεν
ὁ ἥλιος [Matthieu : ὀψίας γενομένης] BD ὀψίας δὲ γενομένης ὅτε ἔδυσεν ὁ
ἥλιος

V, 23 et uiuet : Version syriacque sinaïtique σωθήσεται [Autre
traduction : ἵνα ζήση BD ἵνα σωθῆ καὶ ζήση

I, 38 eamus ad proxima (castella) Θ ἄγωμεν εἰς τὰς ἐχομένας [Autre
traduction : ἀλλαχοῦ] BD ἄγωμεν ἀλλαχοῦ εἰς τὰς ἐχομένας

IV, 2 docebat illos dicens W ἐδίδασκεν αὐτοὺς λέγων [Autre traduction :
ἔλεγεν αὐτοῖς ἐν τῇ διδαχῇ αὐτοῦ] BD ἐδίδασκεν αὐτοὺς καὶ ἔλεγεν
αὐτοῖς ἐν τῇ διδαχῇ αὐτοῦ

[120]

Parfois enfin la comparaison du latin et du grec fait seule soupçonner un agglomérat qui peut être confondu avec une paraphrase :

XII, 41 honesti mittebant multa B πολλοὶ πλούσιοι ἔβαλλον πολλά (*multa* lu *multi* dans une traduction).

II, 25 esuriit) BD χρείαν ἔσχεν καὶ ἐπείνασεν

XIV, 41 dormite BD καθεύδετε καὶ ἀναπαύεσθε

XIV, 61 tacebat D ἐσείγα καὶ οὐδὲν ἀπεκρίθη B ἐσιώπα καὶ οὐκ ἀπεκρίνατο

XIV, 68 nescio BD οὔτε οἶδα οὔτε ἐπίσταμαι

VIII, 11 conquirere (signum) συζητεῖν αὐτῶ, ζητοῦντες παρ' αὐτοῦ

Le nombre des agglomérats et des paraphrases est un des meilleurs signes distinctifs d'une traduction.

XII. CONTRE-EPREUVE

Les indices nombreux et divers qui manifestent la priorité de Marc latin sur Marc grec se heurtent-ils à des cas où le latin serait la traduction certaine du grec? M. Pernot en allègue un certain nombre¹. Il faut les examiner.

Dicere quia (IX, 26), *uidere* ou *audire quia* (IX, 25; X, 47), *legere quoniam* (XII, 27) ne sont pas des traductions du grec. C'est de la langue populaire. Tertullien emploie, dans le sens de la conjonction *que*, 13 fois *quia*, 3 fois *quoniam*; Saint-Cyprien 66 fois *quia*, 44 fois *quoniam*². Dans Pétrone on trouve : *dixi quod comedit* (46, 4); une vieille sorcière dit : *uides quod aliis leporem excitavi* (131). D'après A. C. Juret (*Système de la syntaxe latine*, Paris, 1926, p. 317) *quia* au lieu de *quod* dans des phrases de ce genre est vieux-latin.

1. *Un prétendu origine latin de l'évangile de Marc* (Rev. de l'hist des relig. janv. 1927).

2. G. Mayen. *De particulis Quod, Quia, Quoniam, Ut pro acc. cum infinito post verba sentiendi et declarandi positus* Kiel, 1889.

[121]

Non sapis quae sunt dei (VIII, 33), tu ne sens pas les choses divines, est bien en situation après le sot émoi de Pierre à l'annonce de la Passion. Je ne puis considérer *sapis* comme un contre-sens fait sur *φρονεῖς*, moins encore comme un calque de *φρονεῖν*, être dans son bon sens.

Visus est illis helias (IX, 4), avec le datif, au lieu de l'ablatif précédé de *ab*, est une tournure usitée par Cicéron (*audita tibi*), Tacite, Tertullien, etc. (Roensch, p. 436). *Fuerunt conloquentes* (*ibid*) est une construction paraphrastique sur le type *audiens sum*, lequel est vieux-latin et classique (Juret, p. 72).

Arescit (IX, 18), il se durcit, est de bonne latinité et convient bien à la description d'une crise épileptique. Il se comprend sans recours au grec *ξηραίνεται*.

IX, 21, *Hoc factum est ei*, passif avec le datif de la personne à qui échoit le résultat, se dit en latin sans qu'on copie du grec.

In nullo potest exire nisi in orationibus (IX, 29) est populaire et ne suppose pas forcément le grec. L'ablatif instrumental y est précédé de *in* comme dans *in hoc signo uinces*.

Dilexit illum (X, 21) est bien en situation après que l'homme qui brigue la vie éternelle à répondu qu'il a observé tous les commandements, dès sa jeunesse. Ce verbe veut dire soit : Jésus le choisit, soit : il l'apprécia, le distingua, le chérit, avec une nuance de choix et d'approbation. *Dilexit illum* ne le cède en rien à *ἠγάπησεν αὐτόν*, même si l'on donne à ce dernier le sens de : il fit un geste d'amitié, de caresse

Contristatus super illum sermonem (X, 22), *admirabatur super sermonem eius* (X, 24) sont des tournures populaires et ne postulent pas un *ἐπί* avec le datif. *Super* au sens de *au sujet de* appartient à la langue familière. On le

[122]

trouve, avec l'ablatif, dans Plaute (*super Euclionis filia rem tenes*), dans les lettres de Cicéron (*hac super re*, sur ce sujet), dans Apulée (*famam super quodam Demochare*). Ici l'accusatif remplace l'ablatif, ce qui n'est pas classique mais s'éloigne de ἐπί avec le datif.

Misit minuta duo quod est quadrans (XII, 22) : « La tournure latine, dit M. Pernot, si on la tient pour originale, aurait pour équivalent français : elle a mis vingt sous, c'est-à-dire un franc. Comment cela? Il faudrait qu'il y eût : *misit uncias tres quod est quadrans*. *Minutum* n'est pas une division de la monnaie romaine et il n'y a pas de pièce romaine d'un demi-*quadrans*. Il y avait donc lieu d'expliquer pour le lecteur latin la valeur de ces *minuta duo*.

L'équivalent français est : elle jeta deux piécettes, la valeur d'un franc.

Coepit iurare quia ... non noui hominem istum (XIV, 71) est un tour populaire, comme le tour grec correspondant. *Quia* y tient lieu de *dicens* pour introduire le style direct. Il y fait sentir une pointe de son sens originel : c'est un ancien accusatif neutre pluriel de *qui*. On dirait en français populaire : il se mit à jurer *comme ça* : Je ne connais pas cet homme.

Le latin de Marc est de bonne langue populaire, pleine de mouvement elliptique, familière, comme du Plaute qui serait religieux.

Il est d'une incorrection typique dont les latinistes ne s'étonnent pas. En particulier l'accord des genres est très mal observé. Après un substantif masculin Marc est homme à mettre un adjectif ou un relatif au masculin, au féminin ou au neutre.

Ce trait qu'il a pourtant en commun avec d'autres textes populaires a suffi à arrêter M. P. Alfaric. Ce savant qui a eu le mérite de montrer en beaucoup d'endroits la supériorité

[123]

rité de Marc latin sur Marc grec n'a pas voulu conclure cependant à l'originalité du latin ¹. Quand il rencontre, IV, 31-32, un neutre accordé à un masculin puis à un neutre, puis à un autre masculin (quasi *granum... qui... minor cum sit seminatum ... fit major*) il croit que derrière ces masculins se cache le mot grec masculin κόκκος. De même quand il lit XII, 28 31 : « *quod est mandatum primum ... Haec prima est. Deinde secunda. Majus his aliud mandatum non est* ».. il pense que ce brusque passage au féminin ne peut s'expliquer que par l'action du féminin grec ἐντολή. L'argument n'a guère de portée, car ces sautes d'un genre à l'autre sont fréquentes dans le latin populaire, sans qu'on ait le plus souvent le moyen de les expliquer par le grec.

On ne peut rien conclure de l'emploi de quelques mots grecs dans Marc latin : *scandalum, scandalizare, discolum, diaconos (mons) eleon, anastasis, gazofilacium* pas plus que de l'emploi de quelques mots latins dans Marc grec : κεντυρίων, λεγίων, σπεκουλάτωρ, δηνάριον, κοδράντης (*quadrans*), ξέστης, (*sextarius*) φραγελλῶ (*flagello*), πραιτώριον ... A Rome et dans les grandes villes bilingues le latin et le grec vivaient côte à côte et alternaient souvent. Ils se faisaient des emprunts, se contaminaient. Les inscriptions des Catacombes montrent que les mots, les alphabets même s'entre-changeaient. De quelques mots grecs on ne peut donc pas induire un original grec, ni de quelques mots latins un original latin.

Tous les mots grec qui figurent dans Marc latin se trouvent dans la version biblique des Septante. Il est probable qu'ils ont été introduits en latin par l'usage liturgique des Juifs ². Derrière σκάνδαλον, *scandalum* on ne sen-

1. P. Alfàric. *L'Evangile selon St. Marc*, Paris, Rieder, 1929, p. 56.

2. Voir à ce sujet D. S. Blondheim, *Les parlers judéo-romans et la Vetus latina*, Paris 1925.

[124]

tait pas la *gâchette* grecque, mais le mot hébreu que σκάνδαλον traduit.

Quant à *cena pura* pour désigner le vendredi, ce n'est pas une altération de *παρεσκευή*. C'était une expression courante chez les Juifs parlant latin, (Tertullien *Ad nal.* 1, 13; Augustin *In Johann.* 126,5 ; *Sermones* CCXXI). Elle est passée des Juifs aux chrétiens. Elle subsiste dans le dialecte sarde où le vendredi se dit *Kenapura*, *Kenabura*¹. D'après un passage de Festus² *cena pura* était un terme du rituel païen. Il désignait, à ce qu'il semble, un repas de préparation aux mystères, caractérisé par l'abstinence de certains mets. Il est curieux que les Juifs de langue latine aient adopté ce terme pour désigner la préparation à leur sabbat. Assimilaient-ils en quelque façon la célébration du sabbat à celle des mystères ?

Bref, les exemples allégués par M. Pernot et la contre-épreuve qu'il demande à bon droit n'infirmant pas les indices particuliers et généraux qui s'accordent à prouver que Marc latin est l'original, Marc grec la traduction.

XIII. CLÉMENT D' ALEXANDRIE.

Les citations de Marc sont rares dans la haute antiquité chrétienne³. Les plus instructives sont celles que fait en Egypte Clément d'Alexandrie à la fin du II^e siècle⁴ :

1. Meyer-Lubke. *Rom. Etym. Wörterb.* § 1806, cité par Blondheim p. LX.

2. P. 230 b ed. Müller. Leipzig, 1839. Cité par Blondheim p. LIX.

3. Par exemple la reconstitution du Nouveau-Testament d'Irénée par W. Sanday et C. H. Turner (*Old-latin Biblical texts*, n° VIII), Oxford, 1923, comprend 4 pages seulement pour Marc tandis que Matthieu en a 43, Luc 26, Jean 16.

4. Voir P. M. Barnard, *The biblical text of Clement of Alexandria (Texts and studies, V, 5)*, Cambridge, 1899 et H. C. Hoskier, *Codex B and its Allies*, London, 1914, I, p. 198-204.

[125]

V, 34 uade in pace. Clément : ἀπελθε εις ειρήνην BD ὑπαγε
Θ πορεύου Le verbe employé par Clément ne se trouve dans aucun
manuscrit grec connu.

X, 22 multas diuitias et agros. Clément : χρήματα πολλά και ἀγρούς
D χρήματα πολλά (sans ἀγρούς) BW χρήματα πολλά (sans ἀγρούς). Le
texte de Clément est conforme au latin et ne se trouve dans
aucun manuscrit grec.

XII, 30 de tota anima tua et de tota uirtute tua. Justin et
Clément : ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς σου και ἐξ ὅλης τῆς δυναμέως σου. Tous les
manuscrits grecs¹ ont trois ou quatre termes. D met ἐξ ὅλης
τῆς καρδίας σου avant *âme*. B intercale, de plus, ἐξ ὅλης τῆς διανοίας
σου entre *âme* et *force*. Justin et Clément ignorent les manus-
crits grecs et vont avec le latin.

X, 25 facilius est camellum per cauernam acus introire... Clé-
ment cite quatre fois ce passage : dans les *Stromates* (II, 5) et
dans *Quis dives salvetur* (2, 4 et 26). Chose remarquable, il le
cite quatre fois de façon différente! et quatre fois en désaccord
avec les manuscrits grecs. Pour rendre *facilius* il emploie une
fois εὐκόλως, une fois ῥᾶον, deux fois θάττον : Marc grec a εὐκοπώτερον
(B) et ταχέιον (D). Pour rendre *introire per* il emploie une fois
διεκδύσεται, deux fois εἰσελεύσεται, une fois δρελεύσασθαι : Marc grec a
διελθεῖν (B) et διελεύσεται (D). Pour *cauernam*, il emploie τρήματος :
Marc grec a τρυμαλιάς (B) et τρυμαλίδος (D).

D'après ces exemples il est clair que Clément d'Alexan-
drie suit le texte latin et ne fait pas usage d'un texte grec
fixé. S'il veut donner une citation de Marc, il traduit instan-
tément le latin, sans rechercher s'il a fait lui-même, ou s'il
existe ailleurs, une autre traduction.

Vingt ans plus tôt, à Lyon, Irénée se référerait de même
à Marc latin².

A l'époque d'Irénée et de Clément d'Alexandrie Marc
grec n'est pas encore attesté par une citation incontestable.

1. Sauf 157 (Sod. ε 207) lequel a ισχύος au lieu de δυναμέως

2. Voir plus haut, p. 93.

[126]

Il pouvait exister, il devait exister. Mais enfin la preuve formelle de cette existence fait défaut.

CONCLUSION

L'ensemble des indices démontre que l'évangile de Marc a bien été écrit en latin, comme le disent les suscriptions et saint Ephrem. Si l'on a inséré une version grecque de Marc dans le Nouveau Testament, c'est pour la commodité d'avoir le recueil entier dans la même langue.

Du Marc original il a été fait plusieurs versions grecques, superficiellement harmonisées. Il est vain de chercher à les ramener à un archétype grec. Les éditions « critiques » de Westcott-Hort, de Nestlé, de Soden dans la mesure où elles s'écartent de B, donnent de Marc un texte artificiel, qui n'a jamais existé. Il serait plus critique d'éditer séparément B, D, et W, comme on édite séparément la version syriaque ancienne et la Peschitto. Il n'y a pas d'original grec de Marc. L'original est latin.

L'évangile de Marc a probablement été écrit à Rome dans la fraction de la communauté chrétienne qui parlait latin et pour cette fraction. Les travaux de Giorgio La Piana ¹ montrent l'importance croissante qu'elle a prise au cours du II^e siècle jusqu'à l'accession d'un de ses membres, Victor, à l'épiscopat en 190. Au III^e siècle Hippolyte, qui parle grec, est un attardé. Le groupe latin comprenait beaucoup d'Africains. Il avait ses tendances propres. L'évangile de Marc a été son manifeste doctrinal et son livret liturgique. Les versions grecques paraissent avoir été faites en

1. *Il problema della chiesa latina in Roma*. Rome, 1922; *La successione episcopale in Roma e gli albori del primato*. Rome, 1922; *The Roman Church at the End of the Second Century*, Harvard Theol. Review, juillet 1925.

[127]

Egypte, W se ressent du voisinage du copte. B est apparenté à la plus ancienne version copte ¹. D a de mauvaises lectures qui paraissent provenir des abréviations usitées dans les papyrus égyptiens ².

D a été transporté en Occident où il a été retraduit en latin quand on a fait une version latine de tout le Nouveau Testament. Le texte latin original ne s'est pourtant pas perdu. Il était lu par saint Cyprien. Il nous est parvenu en grande partie dans le Codex Bobiensis et le Codex Palatinus.

Deux lignes de saint Jérôme résument bien l'histoire de l'évangile de Marc : « Marc, prié à Rome par les frères, écrivit brièvement un évangile... Prenant l'évangile qu'il avait composé, il alla en Egypte. » ³. Est-ce l'histoire de l'auteur? C'est en tout cas celle du livre.

1. Voir W. Bousset, *Textkritische Studien znm N. T.*, Leipzig, 1894. H. G. Hoskier, *Codex B*, p. 79-87. (G. Horner), *The coptic version of the N. T.* Oxford, 1921. H. A. Sanders, *The Washington manuscript of the four Gospels*, New-York, 1912. Introduction. — Remarquer dans B et W des mots grecs particuliers à l'Egypte comme ἐξάπινα (IX, 8).

2. Voir Sir Frédéric G. Kenyon, *Handbook to the textual criticism of the N. T.*, 2nd ed. London, 1912, p. 96.

3. *Catalogus scriptorum ecclesiasticorum*. Cité par Hoskier, I, p. 202.